

1960

LA GRAINE DE BOIS DE LIT

PRIX

(Souvenirs d'enfance)

1^{er} Exemplaire

Cette nuit, je n'ai guère dormi. Le vent, terrible et mal-
faisant, secouait la maison qui craquait de toutes ses jointures.
Les arbres de la forêt proche gémissaient lamentablement sous les
rafales. Et mon chien, inquiet, poussait de temps à autre un aboi
plaintif.

J'écoutais. J'écoutais dans le noir le déchaînement des
éléments. Et je me souvenais d'autres nuits semblables, où tout sem-
blait se vouloir détruire. J'étais alors dans ma prime enfance, et
j'étais peureux. C'est là le sort de ceux qu'une mère aimante et
douce entoure de tendre sollicitude.

Le jour, cela allait encore: il y avait bien parfois une
souris ou une araignée pour m'effrayer, mais ce n'était pas trop
grave. Mais la nuit.....

Quelle hantise pour mes jeunes années, que ce cortège d'
ombres et de bruits. Yeux dilatés dans le noir, attentif au moindre
grattement, en ai-je passé des nuits d'angoisse, assis tout raide
dans mon petit lit de bois. Je ne pleurais même plus, tellement j'a-
vais peur.

Mon enfance! Délicieux souvenir d'un temps trop vite en-
fui. Nous habitions alors un coin perdu de Lorraine. Mon père y cu-
mulait les fonctions d'instituteur et de secrétaire de la mairie.
Le greffier, comme disaient les gens.

Le hasard ou la fantaisie des nominations, l'avait envoyé,
lui qui n'avait jamais quitté la ville, dans ce petit village, pa-
resseusement allongé le long d'une route secondaire. C'est un pays
vallonné, verdoyant, qui était à l'époque le paradis des pêcheurs.
Le Madon, en général calme et paisible, mais capable de violentes
colères, regorgeait en effet de poisson.

A quelques lieues à l'ouest, sentinelle dressée au-dessus
de la plaine, la "Colline inspirée" chère à Maurice Barrés découpe
sur un ciel souvent tourmenté, les lignes bleues de sa crête.

C'est là que je suis né, au premier étage de la maison d'
école, juste au-dessus de la salle de classe. Oh, ce n'est pas un
gros bourg: une cinquantaine de maisons basses et profondes où vi-
vent des gens simples et.....malicieux, presque tous paysans ou
bucherons. Rarement, au cours de ma vie pourtant mouvementée, j'ai
retrouvé à l'état pur cette gaieté teintée d'humour qui s'ignore.

Nous étions heureux, je crois. Moi, en tous cas, je l'é-
tais. Je vivais dans cette demi-liberté propre aux gosses de la cam-
pagne et lorsqu'avec mes camarades de classe, je jouais dans les
vergers ou les greniers de ferme, j'étais vraiment l'un des leurs.
Aujourd'hui encore, lorsque par hasard je passe dans mon village na-
tal, l'accueil des gens qui m'ont connu enfant me donne toujours le
regret de l'avoir quitté. Eh oui, je ne suis qu'un paysan transplan-
té, et j'en suis assez fier.

Mais revenons à mon enfance. Savez-vous ce que c'est, mon
enfance? Et bien c'est d'abord deux chèvres. Ou plus exactement
deux "biques". Avec de longs poils roux et bruns, agrémentés de ta-
ches blanches. Avec aussi de jolies cornes recourbées. La plus vieil-
le, c'était Lili et l'autre Zora. Elles furent mes nourrices et il
m'arriva plus d'une fois de téter directement au pis. Un jour, j'ai
même voulu traire l'une d'elles dans un joli.....chapeau de paille

tout neuf, et j'étais consterné jusqu'aux larmes parce que le lait s'écoulait par le fond du chapeau. Que de folles parties j'ai pu faire avec ces deux bêtes aussi gentilles l'une que l'autre, dans le verger derrière l'école.

Il y avait encore les lapins pour lesquels je coupais de l'herbe et que je regardais pendant de longues minutes froncer si drôlement leur petit nez.

Et puis, il y avait toutes ces figures qui nous entouraient Marcel, par exemple, cet ancien élève de mon père, devenu pilote de bombardier et que nous admirions tellement dans sa tenue bleue à galons d'or. Il devait hélas, s'écraser aux commandes de son appareil un soir de printemps ou d'automne, je ne sais plus. Il repose dans le petit enclos des morts, derrière le mur bas et moussu. Il y avait aussi un vieux professeur de dessin, cheveux et barbe blanche, un canotier aussi vieux que lui sur l'oreille, venu chercher là, loin de l'agitation de Nancy où il avait fait toute sa carrière, une paisible retraite. Je l'aimais bien, ce vieil universitaire qui avait eu mon père en classe. Il avait un petit-fils qui venait en vacances et nous terrorisait avec des histoires remplies de nègres et de bêtes sauvages: il habitait Djibouti.

Tout à côté, une vieille grandmère, presque aveugle, assise devant la fenêtre où elle avait passé toute sa vie, maniait avec dextérité les fuseaux de buis de son archaïque métier à dentelles. Auguste, un grand paysan sec et osseux, fort en gueule et la moustache tombante à la façon du Vercingétorix de mon livre d'histoire, toujours en bataille avec l'un ou l'autre, m'apprenait à me tenir droit sur un cheval. Alexandre, un autre laboureur, qu'on reconnaissait facilement à ses pieds: le pauvre chaussait du cinquante-quatre. Un autre encore, dont la bourrique "Cathy" nous servit souvent de monture.

Un de nos voisins, gentil garçon s'il en fut, était très gravement malade de la colonne vertébrale. Lorsqu'il revint au village, il portait un corset de cuir. Cela nous paraissait tellement étrange, - un corset, pour nous, c'était un attribut de femme -, que nous ne le regardions qu'avec crainte. Vous parlerai-je encore du garde-champêtre-appariteur-fossoyeur-cantonnier, - et j'en oublie certainement -, qui répondait au prénom insolite d'Hydulphe. Vous avez connu un Hydulphe, vous?

Et tant d'autres, tel Joseph, un maçon à peine débarqué de son Italie natale qui donna au pays, par la seule vertu de sa présence, le goût de la construction. Savez-vous ce que c'est que "bassiner" quelqu'un? Il me souvient des secondes noces d'un vieux paysan, surnommé, Dieu seul sait pourquoi, "pique-tulle". Ce fut durant des heures, une symphonie discordante et barbare, coupée d'éclatements de pétards. Il y eut sûrement, ce soir-là, des casseroles et des lessiveuses qui se retrouvèrent cabossées. Mais quelles explosions de rire, pendant toute la soirée.

J'en pourrais citer des douzaines encore, tous plus typiques les uns que les autres. Mais il faut dire que ma jeunesse, ce n'est pas hier, ni même avant-hier. Et sans doute que l'âge atomique a nivelé quelque peu tous ces braves gens, ou plutôt leurs descendants. Et je ne suis hélas! pas sûr du tout que ce soit un avantage.

Les fêtes avaient alors bien plus d'éclat qu'aujourd'hui. C'étaient les seules distractions, si l'on excepte les quelques films de Charlot que débitait, non sans mal d'ailleurs, le Pathé-Baby paternel. Tenez, je me souviens que nous allions à la messe de

minuit, trois ans sur quatre, dans une vieille église curieusement édiflée à égale distance de deux villages. Nous partions en bande, vers onze heures, à pied. Il faisait froid, souvent, mais nous ne le sentions pas. Nous chantions gaiement, tous ensemble, tout en cherchant notre chemin à la lueur hésitante de quelques lanternes, que parfois, le vent éteignait.

L'église était illuminée du haut en bas. Les cierges à flammes tremblotantes, les ors qui brillaient de mille feux, les personnages de la nativité qui défilaient dans la nef en costumes du temps, tout cela entremêlé de chants latins et de cantiques, quelle merveilleux et extraordinaire bouquet de visions pour des gosses. Ivres de sons, de lumières, de cantiques et d'encens, nous nous en revenions à travers les champs endormis, le long des haies givrées. Le chocolat crémeux et les tartines de beurre frais nous attendaient bien au chaud. C'était une nuit fantastique pour nous, les enfants, car c'était l'une des rares où nous n'allions pas au lit avant l'aube.

Chaque 6 Décembre, Saint Nicolas, patron de la Lorraine, nous rendait visite. L'ennui, c'est qu'il n'était pas seul: le terrible père Fouettard l'accompagnait. Et ses verges de noisetier ne me disaient rien qui vaille, pas plus qu'à mes copains. Mais le mauvais moment passait vite et les jouets sortis de la hotte du Saint à la barbe blanche, nous le faisaient vite oublier.

Le Mardi-gras faisait sortir des vieilles malles oubliées dans quelque coin de grenier, des déguisements directement sortis des siècles passés. Il me souvient encore de ce notaire en queue de pie et chapeau claqué, l'air compassé, voire funèbre, venu un soir de carnaval nous rendre une visite solennelle. J'eus très peur de ce noir officier ministériel. Et lorsque le lendemain ma mère me confia qu'il s'agissait d'une jeune fille de nos amies que je connaissais fort bien et que je voyais tous les jours, mon amour-propre de gamin, vexé d'avoir été berné, refusa catégoriquement de l'admettre.

La fête patronale, dont le bal-salon ambulant s'installait justement devant l'école, était pour moi une source de joies exceptionnelles. Outre les gâteries dont mes grands-parents étaient les dispensateurs, les musiciens du bal ne manquaient jamais de me faire essayer leurs instruments et même parfois, -oh alors, le roi n'était pas mon cousin -, me permettaient de tenir la batterie l'espace d'une marche ou d'un charleston.

Tous les deux ou trois ans, la route était refaite. Cela signifiait surtout pour nous, l'arrivée du rouleau à vapeur. Traînant derrière lui la roulotte d'habitation, la benne à charbon, le tonneau à eau et la charrue, il arrivait dans le village avec un bruit infernal, crachant un énorme panache de fumée noire et sifflant de toute la force de son sifflet. Alors, pendant un mois, nos mères exaspérées nous voyaient revenir à la maison, avec une tête et des mains de sénégalais.

Il y avait aussi les vendanges, car les vignes ne manquaient pas, à l'époque. Notre plaisir, en dehors de l'égrenage des grappes directement dans la bouche, ce qui nous barbouillait le visage de la manière que l'on suppose, notre plaisir donc, consistait surtout à fouler de nos pieds nus ces raisins noirs dont le jus nous donnait la colique. Et puis venait la distillation des mirabelles et des marcs, dans une petite baraque qui ne servait qu'à cela. Cet antre où rougeoyait en permanence un feu d'enfer, nous attirait. Le vieux distillateur s'éclairait le soir, dans sa cahute, avec un copion, lampe à huile dont se servaient déjà les Romains. Il nous racontait

des histoires du temps passé, en attendant patiemment que ses fruits soient cuits. Nous l'aimions bien.

Dans le ruisseau qui traverse le village, avant d'aller se jeter dans le Madon, nous faisons des pêches miraculeuses, composées surtout de "bavards", d'épinoches et de vairons. Parfois, tout se terminait par un plongeon, mais bast! c'est là un des inconvénients du métier.

Telle était ma vie vers les années trente. Il y avait peu de voitures, quatre pour tout le village. Et quand, dans la camionnette tôlée du boulanger, nous partions pour une journée excursionner dans les Vosges, il s'agissait vraiment de quelque chose d'exceptionnel qui laissait des souvenirs émerveillés et ineffaçables. Qu'en reste-t'il aujourd'hui, où tout est motorisé, où tout un chacun sort tous les dimanches et où la vie n'est plus qu'une course permanente contre le temps?

Tenez, il me souvient des gendarmes qui venaient de temps en temps au village. A cheval, sur de magnifiques bais roux qui faisaient notre admiration. Et bien, vous direz ce que vous voudrez, ça vous avait une autre allure que des gendarmes en moto ou en "Jeep".

Dans mes souvenirs de gosse, la ferme voisine de l'école tient une place à part. J'y passais, en dehors des heures de classe, le plus clair de mon temps. Le père G..., sa femme et sa fille me gâtaient outrageusement. J'aimais beaucoup le père G... Entre cet homme déjà mur et l'enfant que j'étais, s'était établie une sorte de complicité moqueuse, dont les deux femmes faisaient le plus souvent les frais.

Mais il m'arrivait aussi d'être la victime de la malice du père G.... Ecoutez plutôt:

-Veux-tu me faire une commission? me demanda-t'il un matin.

-Bien sûr.

-Alors, va jusqu'à l'épicerie, chez la Marie. Tu lui diras qu'elle te donne un kilo de graine de bois de lit à semer.

Aussitôt, je file à l'épicerie. J'avais peut-être sept ou huit ans. La Marie n'avait pas de graine de bois de lit. Et me voici revenu, les mains vides, et déçu.

-Ça m'étonne, dit le père G.... Mais ça ne fait rien. Va donc chez Roger et demande-lui s'il peut m'en prêter. Un kilo, n'oublie pas.

C'était, vous l'avez deviné, un autre fermier, tout au bout du village.

-Ça tombe mal, me dit Roger. J'ai semé le reste avant-hier. Tu pourrais voir chez le Charles.....

Vous imaginez aisément la suite. Je passai la matinée entière à courir à la recherche d'une introuvable graine de bois de lit. Et lorsque vers midi, je revins penaud, avouer que je n'avais pas trouvé la fameuse graine, le père G... me gratifia d'un bel éclat de rire.

De honte, je fus bien trois jours sans sortir. Et il se passa bien une semaine, avant que je retourne chez le voisin.
